



mairie Onze
Paris



Art contemporain & logement social 6^e édition



QUAND LA CULTURE EST SOLIDAIRE :

10 ans d'une biennale pas comme les autres

Pour la 6^e édition de la Biennale «Art Contemporain et Logement Social», organisée par la Mairie du 11^e, l'art s'invite dans les immeubles du parc social en partenariat avec les principaux bailleurs de notre arrondissement. Au cœur de cette biennale: la rencontre entre un artiste et les habitants des résidences. En effet, les artistes sont invités à créer une œuvre *in situ* qui participe au lien social et à l'embellissement du cadre de vie. En reflétant toute la diversité des habitants du 11^e, l'aspect participatif de cette biennale devient un moyen de favoriser l'accès à la culture et d'embellir le logement social. L'art se met au service des habitants, en s'installant le temps d'une résidence sur leur lieu de vie.

Nous nous réjouissons du succès et des partenariats que nous avons construits au fil des ans. Depuis sa première édition, cet événement n'a cessé de prendre de l'ampleur, passant de trois bailleurs en 2013 à neuf en 2023, pour une trentaine d'immeubles ayant bénéficié du dispositif. Nous tenons ici à remercier les artistes, les bailleurs et les locataires qui se sont investis dans cette biennale. Nous vous souhaitons une belle découverte !



François VAUGLIN
Maire du 11^e
arrondissement
de Paris



Adrien TIBERTI
Adjoint chargé
du logement et
de l'habitat



Emma RAFOWICZ
Adjointe chargée de la
culture, de l'artisanat
et du patrimoine

Réalisation et rédaction : Service communication de la Mairie du 11^e
Crédit image couverture : Élise Teiller

SOMMAIRE



P.4-7 – Résidence de Paris Habitat
Élise Teiller – Collages en séries
L'œuvre – *Presque en haut du versant*



P.8-11 – Résidence de Elogie-Siemp
Julie Poncet – Oiseau de bon augure
L'œuvre – *Les Oiseaux*



P.12-15 – Résidence CDC Habitat
Marie Désert – L'art en trois couleurs
L'œuvre – *Au fil de l'eau*



P.16-19 – Habitat Social Français
Alcide Bava – Les mots des autres
L'œuvre – *Sans nom*



P.20-23 – Résidence RIVP
Agathe Roux – Les clés du récit
L'œuvre – *Trousseaux*



P.24-27 – Résidence Hénéo
Andrea Eichenberger – Du Brésil au 11^e
L'œuvre – *Seconde vie*



P.28-31 – Résidence Immobilière 3F
Nô – Le masque des possibles
L'œuvre – *Enfance*



P.32-35 – Résidence Batigère
Théo Haggai – Itinéraire d'un «rêveur»
L'œuvre – *Sans nom*



P.36-39 – Résidence 1001 Vies Habitat
Philomène Debien et Antoinette
Carpentier – Devoir de mémoire
L'œuvre – *La Roquette*



ÉLISE TEILLER

Collages en séries

Depuis son atelier du 11^e arrondissement, Élise Teiller pratique le collage à sa manière. Partisane d'un surréalisme « participatif », elle joue avec les formes et les tailles, retravaille l'existant et s'inspire de ses voyages et ses rencontres pour des œuvres hautes en couleur ! Avec les habitants du 12, rue Paul Bert, elle a réalisé une série de collages qui invite à l'évasion et à la nature en ville.

Une artiste incollable

Architecte d'intérieur de formation, Élise Teiller se passionne pour la transformation des espaces et des volumes. « Ce qui m'intéresse, c'est le fait de s'implanter dans l'existant et le modifier tout en gardant des traces du passé », confie-t-elle. De son expérience d'architecte, elle garde la manie des calques et des superpositions : c'est comme cela qu'elle est venue à faire du collage, son moyen d'expression de prédilection. Sur des murs entiers ou dans les recoins accidentés des bâtiments, elle aime transgresser les perspectives et les échelles pour produire des ensembles variés qui interrogent au premier regard.

3,2,1... décollage !

Élise Teiller est fascinée par l'exploration spatiale, et ça se voit ! Son style surréaliste et atmosphérique se caractérise par « la rencontre des éléments qui n'ont pas lieu d'être ensemble ». Photos découpées dans des magazines, ou réalisées par elle-même lors de voyages exotiques... toutes les matières premières sont bonnes à prendre pour faire coexister l'imaginaire et l'inattendu, une invitation au voyage pour nous emmener faire un tour sur sa planète.



Presque en haut du versant



Dans le hall et dans la cour de l'immeuble, huit imposants collages se répondent comme autant de tableaux issus d'un rêve agité. Une moto de course jaillit d'une cascade, des carpes kôis lévitent au-dessus d'un paysage de montagne et un scaphandre dérive comme éjecté des remontées mécaniques. Réalisée avec l'aide des enfants de l'immeuble, la série de collages d'Élise Teiller interroge autant qu'elle fascine les habitants et visiteurs.

Des ateliers sous forme de jeu

Élise Teiller a mobilisé les enfants de la résidence dans les phases préliminaires de la réalisation du projet. «*Ils ont adoré les motos et les animaux!*», s'amuse-t-elle. À travers des ateliers participatifs, où elle leur mettait à disposition journaux, magazines, photos et matériel de découpage, un premier échange a pu avoir lieu qui a grandement inspiré l'artiste pour le reste de son travail. Le fruit de ces ateliers est par ailleurs toujours visible, exposé dans la cour de l'immeuble pour rendre hommage au talent de ces jeunes artistes en herbe.

Un lieu inspirant

«*J'avais plutôt imaginé des choses dans des espaces fermés, des cages d'escalier*», avoue Élise Teiller qui ne s'attendait pas avoir une aussi grande superficie d'expression à disposition. «*C'est incroyable, j'avais plein d'espace!*» s'est-elle réjouie lorsqu'elle a découvert la cour de l'immeuble et ses nombreux recoins cachés, véritable source d'inspiration. De cette cour et son carré de verdure, elle a voulu faire une ode à la nature et au voyage, ouvrir les possibles et recoller les morceaux du lien social entre les résidents.





« Sur les murs, j'ai eu envie de laisser des traces des gens qui ont vécu là. »
Élise Teiller

LA RÉSIDENCE Paris Habitat

Paris Habitat a participé à toutes les éditions de la Biennale d'Art contemporain et logement social depuis sa fondation. La résidence du 12, rue Paul Bert a été construite en 2007. Composée de 43 logements, elle dispose d'une cour en cœur d'îlot qui a permis cette année, la réalisation des fresques murales de l'artiste Élise Teiller, aidée des habitants.

12, rue Paul Bert



JULIE PONCET

Oiseau de bon augure

Au 11-15 rue Neuve des Boulets, on peut admirer une exposition de photos qui sort de l'ordinaire... et du cadre. Les habitants de cette résidence du bailleur Elogie-Siemp, se retrouvent dans la série « Les Oiseaux », posant en compagnie de perroquets farceurs en papier. Une œuvre signée de l'artiste Julie Poncet, habituée à travailler en solitaire et qui a joyeusement accepté de bousculer ses habitudes.

La photo, un art total

Entre Julie Poncet et la photographie, c'est une histoire d'amour de longue date. Si sa formation d'ingénieure agronome a mis cette passion entre parenthèses, elle est revenue en force en 2013. Au point que la jeune femme en fasse son métier. «Ce que j'explore en particulier, c'est la mise en scène et la narration, à travers les images», explique-t-elle. Et peu à peu, elle en est venue à élargir son champ de créativité, comme la fabrication de décors ou de sculptures en papier. «Chaque nouvelle série de photos m'oblige à me lancer un petit défi personnel pour apprendre de nouvelles techniques et obtenir ce que j'avais en tête».

L'envie de se dépasser

Adeptes de l'autoportrait, cette résidente du 11^e arrondissement a toutefois décidé de s'ouvrir aux autres pour cette Biennale, tout en gardant ce qui fait la particularité de son travail, comme emballer décors et accessoires et raconter des histoires. «C'est quelque chose que je fais régulièrement. En revanche, il m'a fallu me dépasser en ne travaillant plus en solitaire, mais en interaction avec les habitants». Une crainte vite balayée, tant ces derniers se sont prêtés au jeu avec malice et gourmandise.





L'ŒUVRE

Les Oiseaux

C'est une exposition de photos pas comme les autres qui orne les murs du hall de la résidence du 11-15, rue Neuve des Boulets. Sur un fond de papier tout en verdure et à motifs floraux, les habitants cohabitent avec des perroquets et dénouent le fil d'une histoire qui n'appartient qu'à eux et à Julie Poncet, conteuse et metteuse en images.

Prises de vue et mais pas de becs

Julie Poncet, qui a l'habitude de ne déranger personne, a dû aller au-devant des habitants de cette résidence Elogie-Siemp. «*Je les ai recrutés en fonction de leur profil et du rôle qu'ils pouvaient jouer dans la mise en scène que j'avais imaginée*». Il fallait ensuite à Julie au moins un mois pour confectionner leurs tenues. Autre défi, la conception des perroquets. «*Je ne l'avais jamais fait auparavant. Ils ont donné le titre de cette œuvre, «Les Oiseaux», comme un hommage plus joyeux au film d'Alfred Hitchcock*». Ici, les volatiles interagissent avec les résidents, perturbant le quotidien des adultes et se faisant plus complices avec les enfants.

Un envol artistique

L'ensemble donne une fresque évoluant chronologiquement, égrenant des moments de vie aussi touchants qu'humoristiques. L'artiste a d'ailleurs particulièrement apprécié la confiance qui a fini par émerger entre elle et les habitants, au fil de ces séances photos originales, entre invisibilité et imprévisible, où tout semble pouvoir arriver. «*J'ai trouvé génial ce que les gens apportaient, comment ils se sont pris au jeu. Ils ont beaucoup apprécié l'expérience*». Et le moins que l'on puisse dire, c'est que cela se voit sur ces clichés lumineux et colorés qui, comme les perroquets, vont faire parler d'eux !





« *Moi qui fais principalement des autoportraits, j'ai souhaité impliquer les gens dans la mise en scène et la narration de cette œuvre somme toute collective.* »
Julie Poncet

LA RÉSIDENCE Elogie-Siemp

Elogie-Siemp a participé à toutes les éditions de cette Biennale d'art contemporain depuis 2013. Cette année, c'est cette résidence de 79 logements, livrée en 1972, qui y participe. Une résidence qui va bénéficier de travaux de réhabilitation en 2024/2025 dans le cadre du Plan Climat.

11-15, rue Neuve des Boulets



MARIE DÉSERT

L'art en trois couleurs

Après l'édition de 2021, l'artiste peintre Marie Désert, a de nouveau répondu présente et propose cette fois-ci une nouvelle fresque colorée, basée sur un monde aquatique aussi onirique que réaliste. Une œuvre réalisée en concertation permanente avec les résidents du 7-8-12, rue de Vaucouleurs du bailleur CDC Habitat.

La créativité coule depuis toujours dans les veines de Marie Désert. Si son parcours s'en est parfois éloigné, en tutoyant le monde de la publicité, elle est toujours revenue. D'abord en tant qu'illustratrice, puis comme peintre. Ce dont elle raffole, c'est amalgamer les arts et faire participer les autres autour de ses œuvres. Cette Biennale ne pouvait que combler ses désirs, d'autant qu'elle garde un souvenir encore ému de sa précédente participation.

Trois couleurs sinon rien !

Et pour s'épanouir dans son art, Marie Désert a une technique bien à elle, la trichromie. «*Pour réaliser mes peintures, j'utilise trois couleurs : le jaune primaire, le rouge de cadmium et le bleu de Prusse. Ainsi que le blanc, qui n'est pas considéré comme une couleur*», explique-t-elle. Elle aime ainsi travailler sur la lumière et la vibration de ces couleurs, donnant parfois l'impression que ses toiles ont été réalisées par une machine, ce qui exacerbe son sens de l'autodérision.

Un art de partage

Surtout, Marie Désert développe une forme d'art social. «*Pour moi, l'art ne doit pas être solitaire et peut être partagé, j'aime qu'il y ait de l'interaction. Par le médium de l'art, des liens se créent, des dialogues s'installent*». Un programme qui a particulièrement séduit les résidents du 7-8-12, rue de Vaucouleurs !





L'ŒUVRE

Au fil de l'eau

On ne change pas une équipe qui gagne ! Pour sa deuxième participation à la Biennale, Marie Désert a conservé tout ce qui fait la saveur de son art : une fresque monumentale à partir de ses trois couleurs fétiches et un dialogue permanent avec les habitants.

Une œuvre de concertation

Avant de se lancer, Marie Désert a tenu à rencontrer les résidents. Au cours d'une réunion, elle leur a parlé de son projet et proposé de lui envoyer sujets, visuels et autres envies. «*Ils sont ainsi partie prenante de ce qu'ils vont voir au quotidien dans leur espace de vie*». Elle a également choisi un support inspirant : un mur extérieur bosselé et ondulé, à côté d'un petit jardin. «*J'ai adoré ces aspérités qui m'ont fait de suite penser à de l'eau*». Ni une, ni deux, elle s'est jetée dans le grand bain, avec le concours des habitants.

Un travail engagé

La fresque a très vite évolué en un fond marin, comme un jeu entre le réel et le naturel. «*Cette œuvre parle du monde sous-marin qu'on idéalise avec ses coraux, ses poissons, ses tortues, ses amphores, mais aussi de la réalité actuelle avec la pollution et le manque de respect face à la planète*». Mais pour ne pas s'appesantir sur cet aspect négatif, Marie Désert a décidé de ne représenter trottinettes, canettes et autres bouteilles en plastique qu'en pointillés. Une fresque engagée donc, mais surtout collective. Nombre de résidents ont assisté à tout le processus de création de l'œuvre, souvent émus d'y retrouver les éléments qu'ils avaient envoyés à la peintre. Une nouvelle preuve que l'art ne peut être total que s'il est partagé.





« Cette Biennale m'intéresse car elle s'inscrit dans mon envie de relier l'art au quotidien, que tout le monde puisse bénéficier des images et prendre part à la réflexion artistique.

Marie Désert



LA RÉSIDENCE

CDC Habitat

Pour sa deuxième participation à la Biennale, CDC Habitat a opté pour cette résidence en QPV composé de 50 logements et 47 parkings en sous-sol et datant de 1986. Une résidence aux logements plutôt grands, puisque la surface moyenne est de 60,84 m².

7-8-12, rue de Vaucouleurs



ALCIDE BAVA

Les mots des autres

Pendant plus de 15 ans, Alcide Bava a arpenté Paris à la recherche de supports et d'atmosphères pour exercer son art du tag. Désormais, il pratique une peinture plus personnelle, affranchi d'un besoin de visibilité qui l'a conduit à créer des cercles de mots dans la cour intérieure et ombragée du 8, rue Morand.

Alcide Bava a longtemps créé en toute liberté, choisissant murs, souterrains, ruelles assoupies, dépôts de train et bretelles d'autoroutes, pour déployer son art du tag. Le graffiti l'habitait alors totalement, jusqu'à ressentir une certaine lassitude, entre règles de fabrication monotones et impressions tenaces de déjà-vu. Pour autant, la ville comme terrain de jeu artistique ne l'a jamais quitté et il s'affranchit des codes du graff pour développer une peinture plus personnelle, sans chercher à être vu. Tant et si bien qu'il ne signe même plus de son nom.

L'amour des mots

Ce sont désormais les mots qui l'interpellent. «Les phrases entament alors un dialogue aussi physique que sémantique avec le support sur lequel je travaille», explique-t-il. «J'y ai développé une poésie noire, au gré de mes divagations mentales. Par cet acte, j'ai tenté de réduire la frontière entre peinture et écriture».

Art de la communion

L'art des mots et de la forme se rencontrent harmonieusement dans l'œuvre d'Alcide Bava. Quand il se lance dans un projet il «essaie de faire corps avec les lieux». Juché sur son escabeau, un bérêt vissé sur la tête, il crée en toute liberté et raconte des histoires. La sienne ou celle des autres. À l'instar de l'œuvre anonyme réalisée pour cette Biennale toute particulière.



L'ŒUVRE

Sans nom

Sur les murs de la cour intérieure de cette résidence du bailleur Habitat Social Français, des immenses cercles noircis de mots. Une œuvre dénuée de nom, toute en discrétion et sobriété, qui met en avant des phrases des habitants, désormais inscrites pour l'éternité ou presque.

Du naturel avec de l'artificiel

Si Alcide Bava a plusieurs fois été convié dans des festivals en France et en Allemagne, jamais il n'avait participé à une telle biennale. Il a proposé un projet d'envergure, inscrit dans son style, sans dénaturer l'espace qui lui sera dévolu. Quant à ce qui est écrit dans ses cercles, seule l'énergie générale compte pour lui. «*J'ai opté pour des ronds comme un rappel des éléments arrondis qui peuplent l'espace de la résidence : la sortie piétonne du parking, sa ventilation, l'ancien bac à sable...*» Une œuvre dissimulée derrière les arbres, presque à demi-effacée, comme si elle existait depuis longtemps, avec ici ou là, une impression de ruissellement sur les phrases qui les décolore. «*J'aime ce genre d'intervention naturelle. L'œuvre vit sa vie, elle n'est pas figée*». Avec l'aide d'amis afin de déplacer son échafaudage, Alcide a travaillé dès la nuit tombée et il lui a fallu un peu plus d'une semaine pour tout réaliser.

Une œuvre collaborative

Il a également mis à contribution les résidents. «*J'ai sonné à chacune des 60 portes pour demander aux habitants de me confier un texte de leur choix, afin que ces grands cercles au dehors soient peuplés de leurs mots*». Les vacances estivales n'aidant pas, seule une demi-douzaine de personnes a pu se prêter au jeu, donnant au street-artiste des traits d'esprit, parfois intimes, se mélangeant à ses propres mots à lui. Une expérience inoubliable pour chacun d'entre eux.





« Je trouve le concept très actuel. Non seulement modifier, mais améliorer, transformer un objet en œuvre d'art. Le résultat n'a plus rien à voir avec l'objet original et pourtant, c'est comme s'il en extrayait l'essence. »

Alcide Bava

LA RÉSIDENCE Habitat Social Français

Cette résidence, constituée de 60 logements sur deux immeubles, a été construite en 1980 par les architectes R.Cazeneuve, E. Peray, R. Bartholin et I. Chomel. Elle a fait depuis l'objet d'une rénovation énergétique Plan Climat, dont les travaux se sont terminés en 2021, ayant permis de passer d'une étiquette énergétique D à B.

8, rue Morand



AGATHE ROUX

Les clés du récit

Agathe Roux est parisienne et en est fière ! Attirée par les arts sous toutes leurs formes depuis l'enfance, elle en a fait son métier après de longues études artistiques. Érudite et passionnée, elle aime collecter des histoires et les raconter à travers ses œuvres, et c'est à cet exercice qu'elle s'est livrée avec les habitants du 58, rue Trousseau.

Des bancs de la Fac...

Agathe Roux est une artiste et une universitaire accomplie. Elle a suivi un cursus en arts plastiques au sein de l'École des Arts de la Sorbonne, qui lui a offert les clés pour donner à son travail la dimension théorique qui le caractérise. Doctorante, elle réalise une thèse sur « la Narration dans l'espace d'exposition », un sujet qui l'a amenée à appréhender l'art comme une forme de récit, un moyen de raconter les histoires des personnes qu'elle rencontre. « Pour moi, mes productions artistiques sont des outils pour raconter des histoires individuelles de gens que je rencontre au quotidien ».

...aux bancs publics

Son style se traduit par la réinterprétation du quotidien, du mobilier pour en faire des « boîtes à histoires ». Elle aime cacher des morceaux de vie dans ses installations, comme elle l'a fait avec le banc qu'elle a réalisé dans le cadre de cette Biennale. Elle s'approprie les paroles rapportées, joue avec le « Je » en racontant des récits à la première personne, et aime proposer à travers ses œuvres, un autre regard sur l'ordinaire.



L'ŒUVRE

Trousseaux

Le hall et la cour de l'immeuble détiennent chacun une partie du puzzle que constitue l'installation. D'un côté, les clés moulées dans le plâtre, attendant d'être décrochées du mur. De l'autre, le banc, véritable coffre qui renferme les histoires individuelles glanées par l'artiste au fil de ses entretiens avec les résidents. Rue Trousseau, il fallait y penser !

Une réalisation en trois phases

Agathe Roux a procédé méthodiquement pour mener à bien son projet. Dans un premier temps, une phase de découverte, d'imprégnation des lieux pour prendre la mesure de l'espace mis à disposition. Utilisera-t-elle les murs de la cour, ou bien misera-t-elle sur l'espace d'accueil que constitue le hall pour exposer son travail ? « C'est au final ces deux endroits que j'ai choisi d'exploiter » explique-t-elle pour résumer cette première phase. Ensuite, est venu le temps de la récolte des témoignages des habitants de l'immeuble. Le dialogue est pour elle la clé pour se comprendre et partager. Enfin, aidée par les résidents, Agathe Roux a procédé à la réalisation et au moulage de ses pièces, ses « clés qui sont propices à l'imaginaire ». Les fruits de ses entretiens, elle les a glissés dans les petits tiroirs disséminés sur l'imposant banc de la cour : tirez une clé, et découvrez une tranche de vie qui se dévoile sous vos yeux.

Une œuvre à l'épreuve du temps

Le temps de l'échange et du partage entre Agathe Roux et les habitants fut bref, mais elle a « souhaité le mettre en contraste avec le temps long du lieu, du béton et de la pierre ». Son installation, elle l'a pensée pour durer ! Que les marches du banc souhaitent encore longtemps la bienvenue aux visiteurs, habitants et nouveaux locataires qui aiment leur cour et y ont trouvé avec cette œuvre, un lieu de rencontre inopiné.





« Les locataires m'ont beaucoup parlé de leur quartier. J'ai voulu les lier à un récit, à une histoire. »
Agathe Roux



La Résidence

Régie immobilière de la Ville de Paris

C'est la troisième participation de RIVP à cette Biennale d'Art contemporain et logement social depuis 2019. Pour cette édition, ils ont mis en avant cet immeuble composé de deux bâtiments principaux, construits à la fin du XIX^e siècle. Il a été acquis en décembre 2016 par RIVP qui en a profité pour procéder à une réhabilitation complète du bâti, avec la création de 26 logements et trois commerces en rez-de-chaussée et une mise en exploitation en 2023.

58, rue Trousseau



ANDREA EICHENBERGER

Du Brésil au 11^e

Andrea Eichenberger partage sa vie entre le Brésil et la France et tente de mettre en relation deux disciplines dans son approche, l'art et l'anthropologie. Cela se ressent dans son œuvre « Les Sources », réalisée pour cette Biennale au sein de la résidence du bailleur Hénéo du 29, passage Ménilmontant.

C'est au Brésil qu'Andrea Eichenberger s'est formée dans les arts plastiques et en France, qu'elle a obtenu un doctorat en sciences sociales, dans le domaine de l'anthropologie visuelle. Deux casquettes qui peuvent sembler antinomiques mais que l'artiste accorde avec harmonie, entre deux vols pour ces pays qui sont chauds à son cœur.

Une photographie de la parole

Ces deux disciplines se conjuguent en effet par le prisme de la photographie qui passionne Andrea Eichenberger. « Pour son aspect relationnel, c'est mon outil de prédilection. Dans mes travaux, l'image est souvent mise en relation avec la parole des personnes que je photographie. Le son, la vidéo ou l'édition sont des supports qui me permettent de véhiculer ces paroles », affirme-t-elle. Et son projet pour cette Biennale est l'une des étapes d'un ensemble de vastes travaux amorcé à Paris depuis 2021 et qui va se poursuivre encore dans les prochaines années.

Le 11^e comme terrain d'expérimentation

« Dans le cadre de cet ensemble, je m'intéresse à l'histoire collective, aux transformations urbaines et sociales de cette ville, en m'approchant de celles et ceux qui y vivent, en m'intéressant aux histoires individuelles, à la vie quotidienne et à la mémoire des lieux ». C'est dans le 11^e arrondissement qu'elle a initié ce travail, avec un atelier où elle amenait déjà des habitants à photographier leur quartier. Et c'est dans le 11^e qu'elle le poursuit avec ce projet tout autant personnel que collectif.



L'ŒUVRE

Les Sources

Andrea Eichenberger a choisi de donner le nom de la résidence à son œuvre. Les Sources, à la sonorité poétique, c'est aussi le cheminement d'un groupe d'habitants cherchant à raconter la vie de l'immeuble où ils vivent, mais aussi leur quartier, la ville et le pays dont ils font partie. Une œuvre qui va ainsi de l'intime à l'universel et inversement.

Un projet fédérateur

Tout a commencé par du porte à porte au sein de la résidence. Très vite, des habitants se sont montrés intéressés et chacun a reçu un appareil photo avec une mission bien particulière : capturer des images de leur vie quotidienne et de leurs habitudes. Ils ont ensuite été également photographiés par l'artiste, temps intime précurseur de séances de discussions pour apprendre à les connaître. «*Tout s'est bien passé, notamment grâce à la directrice de la résidence, Christine Matthys, au rôle fondamental. C'est elle qui a communiqué l'essence de mon projet aux habitants en amont et m'a mise en relation avec eux*».

Entre images et mots

En tout, entre les rencontres, les différentes prises de vues et l'écriture, ce travail a duré près de trois mois et revêt une double forme. «*Mon œuvre présente à la fois une sélection d'images et des extraits des paroles recueillies. Les mots sont présentés dans des carnets intitulés «Parcours» et les portraits sont imprimés sur des tissus, suspendus sur les grilles des balcons de l'immeuble. Un clin d'œil sur les pratiques des personnes qui y vivent*». Les Sources n'a pas fini d'alimenter l'œuvre d'Andrea Eichenberger qui confirme ici le bouillonnement perpétuel du 11^e arrondissement.





« Je m'intéresse autant à la
mémoire des lieux qu'aux
histoires individuelles. »

Andrea Eichenberger

LA RÉSIDENCE

Hénéo

C'est la première fois que le bailleur Hénéo participe à cette Biennale. Jusqu'en 2006, cette résidence composée de 42 logements dont 39 bénéficient d'un accompagnement ASLL, était en fait un hôtel. Ce dernier a depuis été réhabilité par Hénéo qui exploite le bâtiment depuis 2009 et a accueilli en 14 ans, plus de 222 familles.

29, passage de Ménilmontant



NÔ

Le masque des possibles

Dimitri Friscira, plus connu sous le nom de Nô, travaille les visages comme des masques vecteurs d'émotions et d'idéaux. Armé de ses bombes de peinture et de ses pochoirs, il laisse sur les murs de Paris des portraits aux regards profonds, ambassadeurs des causes et combats qu'il soutient. Un artiste politisé et poétisé qui a investi la façade du 15, passage Ménilmontant.

Nô a beaucoup voyagé. De ses nombreuses destinations (Amérique latine, Asie), il a ramené une série de croquis et dessins de visages des gens qu'il a rencontrés. Son parcours et son engagement l'ont ensuite mené à prendre part au mouvement des «Gilets jaunes» en 2019, où il a commencé à travailler les pochoirs et la bombe afin d'exprimer ses idées.

Influence nipponne...

Nô, c'est aussi le nom d'un art théâtral japonais où les comédiens portent des masques stéréotypiques aux traits figés. Fortement inspiré de la culture japonaise et admirateur de Takeshi Kitano, réalisateur qui a traduit au cinéma les principes du Nô, Dimitri Friscira cherche dans ses œuvres à retranscrire les émotions dans les micro-expressions du visage. «Ce sont les spectateurs qui projettent leurs émotions sur ces visages», précise Nô qui souhaite laisser une part d'implicite et d'interprétation dans ses œuvres.

...et sud-américaine

Le street-art latino-américain a longtemps été vecteur de revendications politiques et sociales. En arpentant les rues de Mexico ou de Bogotá, Nô a bien saisi l'importance que revêt le graffiti en tant qu'outil de résistance et de militantisme, notamment dans les luttes amérindiennes. Il s'en inspire et décline le concept dans ses œuvres : «No, c'est aussi le « non » de la contestation que j'ai voulu incarner».





L'ŒUVRE

Enfance

C'est une petite fille aux boucles brunes, aux yeux malicieux et au sourire tendre qui orne le mur de la résidence, sur un fond bleu ciel où s'envolent plusieurs colombes blanches. Message de paix et pari pour l'avenir, la fresque dégage autant de naïveté qu'elle renvoie aux réalités des droits des enfants dans le monde, souvent bafoués. Une œuvre qui relie les peuples et les individus, dans un quartier cosmopolite et multiculturel.

Le visage de l'humanité

Cette œuvre, il aurait aussi très bien pu la faire à l'effigie d'un petit garçon, d'ici ou d'ailleurs, puisque Nô cherche souvent des visages « dans lesquels on peut avoir l'ambiguïté, peu importe le genre » pour illustrer la liberté, l'innocence et le caractère universel des émotions de l'enfance. Une enfant du monde, qui représente l'humanité dans sa globalité et dans sa diversité, que les habitants et les riverains ont eu la joie de découvrir et de partager l'émerveillement.

Entre images et mots

« J'ai discuté avec des habitants, le libraire d'en face m'a offert un café, c'est vraiment un quartier riche et solidaire qui m'a accueilli », se réjouit Nô, qui connaît bien l'arrondissement pour avoir participé plusieurs fois à Belleville Durable et Solidaire, un évènement porté entre autres par la Mairie du 11^e. Exposée au vu de tous dans l'espace public, l'œuvre est pensée comme un bien commun, offert « à tous les acteurs du champ social, loin des filtres des espaces institutionnalisés ».



© Claude Degoutte



« Peindre des visages, des émotions, me permet de véhiculer des messages sur notre humanité commune. »

N6

LA RÉSIDENCE

I3F

I3F participe à nouveau à la Biennale avec cette fois-ci, une résidence acquise en 1984, composée de 16 logements, dont 9 d'entre eux sont conventionnés, le reste étant du logement intermédiaire. Ce qui confère à l'ensemble une certaine mixité, mise en valeur par cette fresque fédératrice.

15, passage de Ménilmontant



THÉO HAGGAÏ

Itinéraire d'un « rêveur »

Théo Haggai est originaire du Sud de la France. Une craie à la main, il ébauche son style singulier et ses motifs sur les trottoirs lyonnais. Il perfectionne son art dans les rues de la capitale et propose aujourd'hui aux résidents du 22, rue Saint-Sabin une étude en bleu sur le thème de l'entraide et de la solidarité, une fresque fédératrice sur le vivre-ensemble.

L'école de la rue

C'est dans la rue que Théo Haggai a commencé son parcours artistique. S'il n'est pas issu de la culture « street art » à proprement parler, il a trouvé dans l'environnement urbain un terrain d'expression où il aime expérimenter. « *J'ai voulu égayer le chemin des gens qui ne regardent que leurs pieds* », explique-t-il en revenant sur ses premières esquisses réalisées au sol à la craie blanche. Il a choisi ce mode d'expression pour son côté éphémère, et peu intrusif dans l'espace public. « *Je pars du principe que les gens dans la rue n'ont pas le temps* », estime Theo Haggai, une raison de plus de faire dans l'explicite et de disposer ses créations directement sous leurs pieds.

Faire le mur

« *Paris m'a permis d'oser un peu plus* », avoue l'artiste nouvellement installé dans le 20^e arrondissement. En arrivant à Paris, il a laissé tomber les craies pour se tourner vers la peinture et le collage. Il s'affranchit de toute timidité et pudeur et s'affirme davantage, tout en choisissant soigneusement les murs qu'il peint « *afin de ne pas nuire au message* » qu'il veut faire passer. En atelier comme dans l'espace public, le travail de Théo Haggai est inséparable de ses valeurs d'union et de partage.





L'ŒUVRE

Sans nom

En arrivant dans le hall de l'immeuble du 22, rue Saint-Sabin, il est impossible de manquer l'immense création bleue et blanche qui prend la totalité du mur à gauche. En face de l'ascenseur, un motif symétrique composé de losanges lui répond en reprenant certains détails. Une œuvre sans titre, mais pas sans profondeur, puisqu'elle pose la question universelle de la solidarité.

Une expérience visuelle...

« Mes symboles sont issus de l'imagerie solidaire », précise Théo Haggai. Des mains tendues stylisées, des maillons de chaîne et ses « rêveurs » (silhouettes oniriques qui volent au milieu d'un ensemble solide) forment le cœur du travail de l'artiste. Faire bloc, voilà le sens général que Théo Haggai souhaite donner à son œuvre qu'il décline sur différents supports au fil de ses pérégrinations. Peint dans un bleu profond, une couleur qui n'est pas sans rappeler la Grèce, un pays cher à l'artiste, le mur du hall de la résidence offre une expérience visuelle puissante, solaire et solidaire.

...et auditive

Pour accompagner son œuvre et documenter le travail collaboratif d'entretiens réalisés avec les riverains, Theo Haggai a réalisé un clip audio accessible en scannant un QR code placé au pied de l'œuvre. Il permet de découvrir les coulisses de la réalisation de la fresque et d'entendre différents témoignages et points de vue sur la solidarité. Immigrés, sans-abris, personnes isolées... Théo Haggai a voulu couvrir ces thèmes d'actualité et faire le portrait de l'entraide aujourd'hui. « Si elle a un peu disparu à l'échelle nationale, c'est au niveau local et dans le quotidien que la solidarité perdure », conclut-il avec espoir.





« Quand je parle d'un sujet,
j'aime que le spectateur le
comprenne avec les yeux
comme avec le son »
Théo Haggai

LA RÉSIDENCE

Batigère

La résidence choisie par Batigère pour cette Biennale est composée de 25 logements allant du studio au 5 pièces, de 30 emplacements de parking et de caves. Elle doit son nom à Charles-Pierre Angelenne de Saint-Sabin, qui fut échevin de Paris en 1777. Une résidence idéalement située, avec trois lignes de métro et cinq lignes de bus à proximité.

22, rue Saint-Sabin



PHILOMÈNE DEBIEN (à gauche)
et **ANTOINETTE CARPENTIER** (à droite)

Devoir de mémoire

Philomène Debien et Antoinette Carpentier ont décidé de joindre leurs talents respectifs pour créer la fresque « La Roquette » à la résidence 1001 Vies Habitat du 194/204, rue de la Roquette.

Chacune est conteuse à sa manière. Philomène Debien a choisi de le faire par le biais d'une caméra, tandis qu'Antoinette Carpentier s'adonne à la création d'objets ou de fresques. Deux arts qui se complètent, comme le prouve leur œuvre commune réalisée spécialement pour cette Biennale où elles ont décidé de participer ensemble.

L'art de la caméra...

Après des études de recherche en histoire et audiovisuel axées sur le traitement médiatique des banlieues, Philomène Debien se tourne vers le cinéma et participe au court-métrage *Rock Against Police* du réalisateur Nabil Djedouani. Un film qui donnait la parole aux militants du mouvement artistique créé dans les années 1980. «*Cela m'a donné envie de continuer ce travail autour des mémoires oubliées ou peu valorisées*». Elle tourne en 2023 son premier court métrage documentaire, *Celui qui fait des provisions n'est jamais déçu* et intègre la résidence «*L'Atelier*».

... et celui de la fresque

Quant à Antoinette Carpentier, elle a choisi l'île d'Yeu pour faire croître son activité de plasticienne, imprégnant son univers sur des scénarii qui irriguent notre quotidien et travaillant sur plusieurs médias. «*Objets imprimés ou en mouvement, tirages artisanaux... mon vocabulaire graphique se développe sur différents supports afin de multiplier mes outils de conteuse*». Elle a récemment créé deux fresques qui la placent dans un rapport direct à celle ou celui qui regarde, apportant ainsi une nouvelle dimension à son approche de dessinatrice.





L'ŒUVRE

La Roquette

Ces deux artistes n'avaient jamais collaboré ensemble, mais pour ce projet, il leur a paru évident de mêler leurs deux disciplines respectives afin de raconter des histoires, faire émerger des rencontres, à travers le dessin et le documentaire. De là, « La Roquette », œuvre hybride qui orne les murs de cette résidence du bailleur 1001 Vies Habitat.



Un travail sur la mémoire

Dès le début, les deux artistes ont eu envie de faire intervenir les habitants à leur fresque. « Nous souhaitons qu'ils puissent se réapproprier l'histoire de leur immeuble. L'une et l'autre abordons régulièrement, la question de la mémoire. Ici, nous considérons les lieux de vie et l'habitat populaire comme témoin d'une mémoire commune », expliquent-elles. Elles repèrent un mur longeant la cour intérieure faisant le lien entre les différentes résidences, datant entre le début du siècle et les années 1980. « Un quartier qui a inexorablement assisté aux bouleversements de la vie des gens, qui se jouent tant dans les changements sociétaux que dans les petits événements du quotidien, une histoire en perpétuelle écriture ». En somme, un terrain de jeux artistique pour Philomène et Antoinette.



Fresque intergénérationnelle

Elles ont ainsi recueilli souvenirs et récits à partir des mots « Je me souviens... », autant de ponts tissés entre plusieurs générations, mais aussi effectué un travail d'archivistes, entre cadastres et histoire du quartier. De là est née, peu à peu, l'idée d'une frise mêlant à la fois onirisme et réalité. Il aura fallu trois journées pour créer cette fresque qui a passionné les habitants et dont l'élaboration a été filmée. Images et sons se superposent autour de cette aventure à la fois artistique et collective.





« Nous avons particulièrement apprécié la collaboration avec les habitants et avons noué avec eux une véritable relation. »

**Philomène Debien
et Antoinette Carpentier**

LA RÉSIDENCE

1001 Vies Habitat

Pour sa première participation à la Biennale, 1001 Vies Habitat a choisi la résidence La Roquette I et IV. Deux groupes immobiliers de 220 logements aux dates de construction totalement différentes : l'immeuble allant du n°198 au 204 a été construit en 1986, quant aux deux immeubles situés du n°194 au 196bis, ils datent pour l'un d'avant 1900 et pour l'autre, de 1979. Un mélange d'époques qui rend cette résidence unique en son genre.

194/204, rue de la Roquette



Art contemporain et logement social – Édition 2023

Neuf résidences artistiques proposées
par la Mairie du 11^e et neuf bailleurs sociaux pour
favoriser la rencontre entre le public et les artistes.

En collaboration avec les artistes :

Élise Teiller, Julie Poncet, Marie Désert, Alcide Bava,
Agathe Roux, Andrea Eichenberger, Nô, Théo Haggai,
Philomène Debien et Antoinette Carpentier.